Marmontel, Jean François

La bonne mère

A Milan

1784

Reel: 86 Title: 9

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI86.09

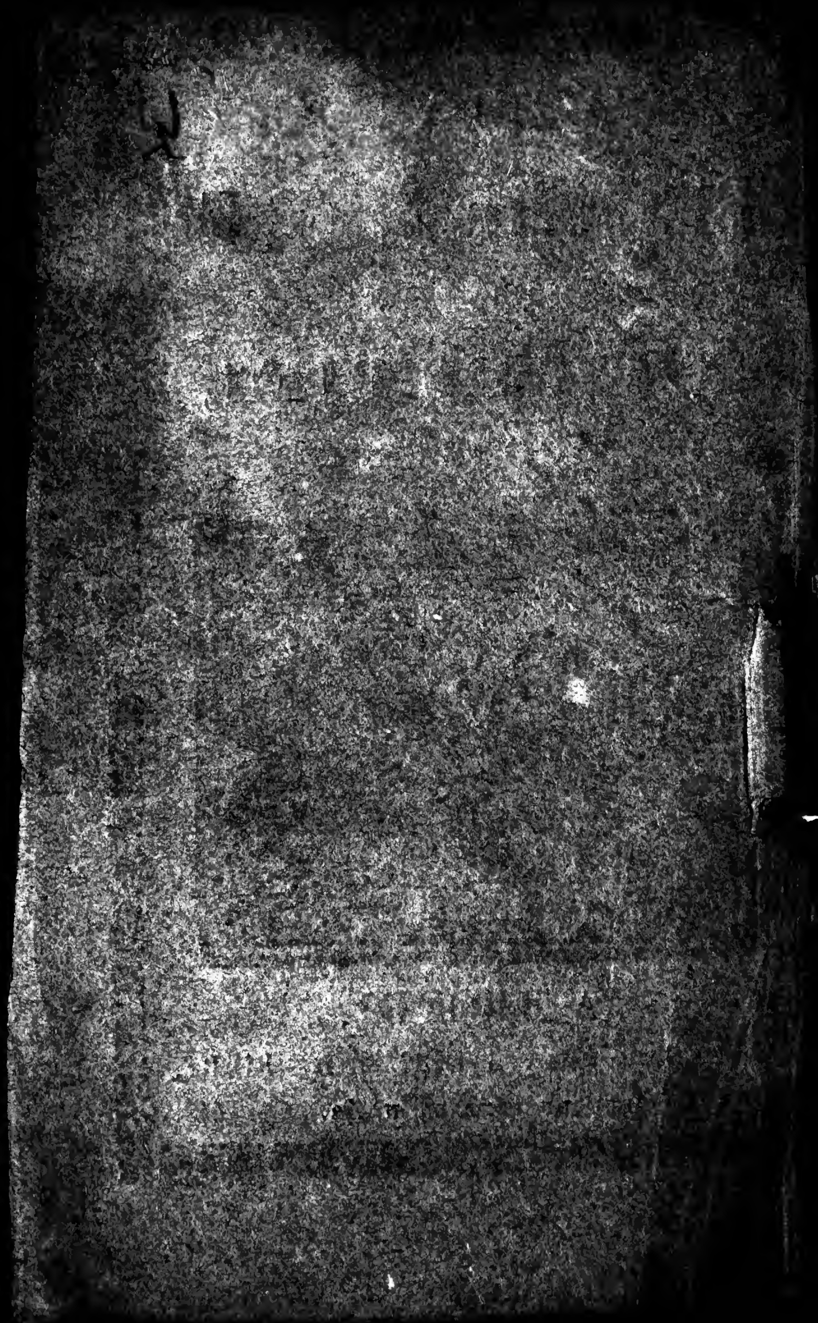
Control Number: AES-3187
OCLC Number : 31405174
Call Number : W PN970.F7 MARMBx
Author : Marmontel, Jean François, 1723-1799.
Title : La bonne mère : conte nouveau.
Imprint : A Milan : [s.n.], 1784.
Format : 71 p. ; 15 cm.
Note : Cover title: La bonne mère, suivi de Tout ou rien.
Note : Attributed to: Marmontel.
Note : Imprint on cover: A Troyes : Chez Baudot.
Contents : La bonne mère -- Tout ou rien -- Conte.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : Marmontel, Jean François, 1723-1799. Tout ou rien.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/22/94
Camera Operator: RT

LA
BONNE MÈRE,
SUIVI DE
TOUT OU RIEN,
CONTES.



A TROYES,
Chez BAUDOT, IMPRIMEUR-LIBR.,
RUE DU TEMPLE, N° 42.



LA BONNE MERE

CONTE NOUVEAU.



A MILAN

M. DCC. LXXXV.

7.



LA BONNE MERE.

CONTE NOUVEAU.

LE soin d'une mere pour ses enfans est de tous les devoirs le plus saintement observé dans la nature. Ce sentiment universel domine toutes les passions ; il l'emporte même sur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux sensibles & doux, le plus paresseux in-

fatigable, le plus timide courageux à l'excès : aucun deux ne perd de vue des petits, qu'au moment qu'il leur est inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'est sur-tout au milieu d'un monde où le vice ingénieux à se déguiser, prend mille formes séduisantes ; c'est-là que le plus heureux naturel demande à être éclairé sans cesse. Plus il y a d'écueils & plus ils sont cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du bonheur a besoin d'un sage pilote. Quel eût été, par exemple, le sort de Mademoiselle du Troêne, si le Ciel n'eut fait exprès pour elle une mere comme il y en a peu !

Cette veuve respectable avoit consacré à l'éducation de sa fille unique les plus belles années de sa vie. Voici quel avoit été son calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, disoit-elle ; je n'ai plus que ma fille & moi, vivrai-je pour moi ? vivrai-je pour elle ? Le monde me sourit, & me plaît encore ; mais si je m'y livre, j'abandonne ma

fille, & je hasarde son bonheur & le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse & dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter ? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le monde ? combien dans la solitude & dans le sein de mon enfant ? Ce monde qui m'appelle aujourd'hui, me renverra bientôt sans pitié ; & si ma fille s'est oubliée à mon exemple, si elle est malheureuse par ma négligence, qu'elle sera ma consolation ? Embellissons de bonne heure ma retraite : rendons-la douce autant qu'honorable, & sacrifions à ma fille, qui est tout pour moi, cette multitude étranger, à qui dans peu je ne serai plus rien.

Dès-lors cette mere si sage fut l'amie & la compagne de sa fille. Mais obtenir sa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune personne) avoit reçu de la nature une ame susceptible des plus vives impressions ; & sa mere qui l'étudioit sans cesse, éprouvoit une joie inquiette en s'appercevant de cette sensibilité qui fait

tant de mal & tant de bien. Heureux, disoit-elle que quefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il est digne de sa tendresse; si par l'estime & l'amitié il sait lui rendre précieux les soins qu'elle prendra pour lui plaire ! Mais malheur à lui s'il l'humilie & s'il la rebute : sa délicatesse bléssée fera leur supplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légere qu'elle n'ait pas méritée, des larmes ameres coulent de ses yeux; son cœur flétri se décourage. Rien n'est plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeste que fut la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à son état, & rélative au dessein qu'elle avoit de s'éclairer à l'oisir sur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aspirant, épris des charmes de la fille, faisoient, selon l'usage, une cour assidue à la mere. De ce nombre étoit le Marquis de Veglan, qui pour son malheur étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois, qu'il avoit bien fallu le croire, Il s'écoutoit avec complaisance, se voyoit

avec volupté, se sourioit à lui-même, & ne cessoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien à dire sur sa politesse; mais elle étoit si froide & si légere en comparaison des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la premiere place dans son estime. Il auroit eu sans y penser toutes les graces naturelles; il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'esprit, il ne lui manquoit que de la justesse, ou plutôt de la réflexion. Personne n'eût parlé mieux que lui, s'il avoit su ce qu'il alloit dire. Mais son premier soin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raison, cela lui étoit assez égal; il étoit sur d'éblouir, de séduire, de persuader ce qu'il vouloit. Il savoit par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la Ville & de la Cour: quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, & combien de fois dans l'année telle & telle en avoient changé. Il connoissoit même quelqu'un qui avoit réfusé d'être sur la liste, & qui auroit supplanté tous les

rivaux, s'il avoit voulu s'en donner la soin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne, & la veuve en parloit à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme; il étoit bien né, il pouvoit reussir. Il n'avoit déjà que trop bien reussi dans le cœur d'Emilie. Ce qui est ridicule aux yeux d'une mere, ne l'est pas toujours aux yeux de sa fille. La jeunesse est indulgente pour la jeunasse; & il y a de jolis défauts.

Verglan de son côté trouvoit Emilie assez belle, seulement un peu trop simple; mais cela pouvoit se former. Il ne prenoit qu'un soin très-léger de lui plaire; mais quand la premiere impression est faite, tout contribue à l'approfondir. La dissipation même de ce jeune étourdi étoit un nouuel attrait pour Emilie: elle y voyoit le danger de le perdre, & rien n'accélere, comme la jalousie, les progrés de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à Madame du Troëne, Verglan se donnoit, comme de raison, pour l'homme du monde le plus désiré.

Madame du Troëne lui donnoit avec ménagement quelques leçons de modestie, mais il protestoit que personne n'étoit moins avantageux que lui ; qu'il savoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit ; que sa naissance y faisoit beaucoup, & qu'il devoit le reste à son esprit & à sa figure qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de se prévaloir.

Plus Emilie prenoit de plaisir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit soin de dissimuler. Un reproche de sa mere eût fait à son ame une plaie profonde ; & cette sensibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie, dont Verglan étoit si foiblement touché, avoient inspiré l'amour le plus tendre au sage & modeste Belzors. Uu esprit juste & un cœur droit formoient la base de son caractere. Sa figure douce & ouverte s'ennoblissoit encore par la haute idée qu'on avoit de son ame ; car on est disposé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme, ce que l'on sait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouissoit de l'avantage inestimable de pouvoir s'y abandonner sans précaution & sans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchise qui gagne la confiance, cette sévérité de mœurs qui imprime le respect, avoient en lui l'aisance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais sans faste, indulgent aux ridicules, mais sans en contracter aucun; docile aux usages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il surnageoit au torrent du monde; aimé, respecté de ceux même dont sa vie étoit la censure, & auxquels l'estime public avoit coutume de l'opposer pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne enchantée du caractere de ce jeune homme l'avoit choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissoit point sur son éloge; Emilie applaudissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingénu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspiroit n'étoit mêlée d'aucun

sentiment qu'il fallut cacher, Emilie étoit à son aise.

Il s'en falloit bien qu'elle fut aussi libre, aussi tranquille avec le dangereux Verglan, & la situation pénible ou la mettoit sa présence, ressembloit assez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baissoit les yeux & gardoit le silence. Il me semble, ma fille, disoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez par ces graces légeres & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, disoit Emilie en rougissant. La bonne mere dissimuloit sa joie : elle croyoit voir dans le cœur d'Emilie la vertu simple & modeste de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ses pareils. Un accident léger en apparence, mais frappant pour une mere attentive & clairvoyoit, vint la tirer de son illusion.

L'un des talens d'Emilie étoit la peinture au pastel. Elle avoit choisi le genre des fleurs, comme le plus analogue à son âge. Il paroît si naturel de voir éclore une rose sous la main de la Beauté ! Verglan, par un goût approchant du sien,

aimoit passionnément les fleurs : on ne le voyoit jamais sans un bouquet le plu. joli du monde.

Un jour les yeux de Madame du Troë.e s'étoit attachés par avanture s.r le bouquet de Verglan. Le lendemais elle s'apperçut qu'Emilie, sans y songer peut-être, en dessinoit les fleurs. Il étoit tout simple que les fleurs qu'elle avoit vues la veille lui fussent encore présentes, & vinssent comme d'elles-mêmes s'offrir au b ut de ses crayons; mais ce qui n'étoit pas aussi simple, c'étoit l'a.r d'enthousiasme qu'elle avoit en les dessinant. Ses yeux brilloient du feu du genie ; sa bouche sourioit amoureusement à chaque trait de sa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre, se répandoit sur ses belles joues. Etes-vous contente de votre séance, lui dit sa mere négligemment ? Il n'est pas possiéle, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il étoit vr.i cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidellement exprimée.

Quelques jours après Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne sans affectation les observa l'une

après l'autre, & dans la prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mere continua d'observer; & chaque épreuve confirmant ses soupçons, redoubla son inquiétude. Hélas! dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent. Voyons cependant si elle y entend malice —

Les études & les talens d'Emilie étoient un secret pour la société de sa mere. Comme elle n'avoit eu dessein que de lui assurer par là des loisirs agréable, de lui faire goûter la solitude & de sauver son imagination des dangers de la rêverie, & son ame active & sensible des ennuis de l'oisiveté; Madame du Troëne ne tiroit, ni pour elle ni pour sa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de soin. Mais un jour qu'elles étoient seules avec Belzors, & que l'entretien rouloit sur l'avantage précieux de s'occuper & de se suffire; ma fille, dit Madame du Troëne, s'est fait un amusement qu'elle goûte de plus en plus Je veux que vous voyez de ses desseins. Emilie ouvrit son porte-feuille, & Belzors enchanté ne se lassoit point

de l'admirer dans son ouvrage. Qu'ils sont doux & purs, disoit-il, les plaisirs de l'innocence! le vice a beau se tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoiselle, que l'heure du travail passe vîte. Hé bien vous l'avez fixée: la voilà qui se retrasse & se réproduit à vos yeux. Le temps n'est perdu que pour les oisifs. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaisance secrette. Emilie trouvoit ses propos très-sensés, mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après Verglan vint les voir. Savez-vous, dit Madame du Troëme, que ma fille a reçu des éloges de Belzors sur son talent pour le dessein? Je veux aussi que vous en soyez juge. Emilie interdite rougir, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura sa mere d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vû. Elle ne se doutoit pas que sa mere lui tendoit un piége. Puisqu'il y a du mystere, il y a de l'intention, dit cette mere clairvoyante; elle a craint que Verglan ne reconnût ses fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif secret du plaisir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi,

mes craintes n'étoient que trop fondées

Madame du Troëne sollicitée de tous côtés, se retranchoit encore sur la jeunesse d'Emilie, & sur la résolution qu'elle avoit prise elle-même de ne pas la gêner dans son choix. Cependant ce choix l'allarmoit. Ma fille, disoit-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire, & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre sa femme malheureuse. Si je déclare ma volonté à Emilie, si je la lui laisse entrevoir, elle se fera une loi d'y souscrire sans se plaindre, elle épousera un homme qu'elle n'aime point, & le souvenir de celui qu'elle aime la poursuivra dans les bras d'un autre. Je connois son ame, elle sera victime de son devoir. Mais est-ce à moi d'ordonner ce douloureux sacrifice? A dieu ne plaise; non je veux que son inclination la décide; mais je puis diriger son inclination en l'éclairant, & voilà le seul usage légitime de l'autorité qui m'est confiée. Je suis sûre de la bonté du cœur, de la justesse de l'esprit de ma fille; suppléons par les lumieres de mon âge à l'inexpérienbe du sien; qu'elle voye par les yeux de sa mere, & qu'elle

croye, s'il est possible, ne consulter que son penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors se trouvoient ensemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretieent sur les moeurs, les usages, les maximes du monde. Elle animoit la contradiction, & sans prendre aucun parti, donnoit à leur caractere la liberté de se développer. Ces petites avantures dont la société fourmille, & qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnoient le plus souvent matière à leurs réflexions. Verglan léger, tranchant & vif, étoient constamment du parti de la mode. Belzors d'un ton plus modeste, ne laissoit pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du Comte d'Auberive avec sa femme, faisoit alors la nouvelle des soupés. On disoit, qu'après une querelle assez vive, & des plaintes amères de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien, qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoient eue d'être jaloux sans être amoureux, que d'Auberive

berive consentoit à voir le Chevalier de Clange amant de sa femme, & qu'elle avoit promis de son côté de recevoir le mieux du monde la Marquise de Talbe à qui d'Auberive faisoit la cour, que la paix avoit été ratifiée dans un soupé, & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleur intelligence.

A ce récit Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux temps, disoit-il; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos peres qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison; l'on enfermoit, l'on battoit la femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée, sa triste & fidelle moitié étoit obligée de dévorer son injure, & de gémir au fond de son ménage comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie pour son amant & pour elle-même. On avoit eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse, & le mari qui n'en étoit pas moins galant homme, en cherchant

fortune ailleurs, devenoit le ridicule objet du mépris public au premier faux-pas que faisoit Madame. En honneur, je ne conçois pas comment dans ces siécles barbares on avoit le courage d'épouser. Les nœuds de l'hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaisance, la liberté, la paix regner au sein des familles. Si les époux s'aiment, à la bone heure, ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, & se rendent l'un à l'autre la parole d'être fidéles. Ils cessent dêtre amans; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales, des mœurs douces : cela donne envie de se marier. Vous trouvez donc tout simple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de son mari, & le complaisant de sa femme; -- Assurement, pourvu que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa confiance à qui nous honore de la sienne; & de se rendre tour-à-tour dans la vie les offices de l'amitié? Peut-on avoir une meilleure amie que sa femme, un ami plus sûr & plus intime que son mari? Avec qui sera-t-on libre, si ce n'est avec la personne qui,

par état, ne fait qu'un avec nous ? & quand par malheur on ne trouve plus de plaisir chez soi, qu'à-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y rmener chacun de son côté sans jalousie & sans obstacle ?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle ; mais nous avons encore vous & moi bien du chemin à faire avant que de la goûter sincérement. D'abord il faut pouvoir se passer de sa propre estime, de celle de sa femme & de ses enfans ; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder sans répugnance, comme une moitié de soi-même quelqu'un que l'on méprise assez pour le livrer. . . Bon, reprit Verglan ; préjugés que tous ces scrupules ! Qui empêche qu'on ne s'estime l'un l'autre, s'il est décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela ? Quand cela sera décidé, dit Belzors, tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la sainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs sacrés pour les époux, il n'y en aura guere pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles

de ménages étoient violentes du temps de nos peres ; mais la masse des mœurs étoit saine, la plaie se refermoit aussitôt. Aujourd'hui c'est un corps languissant, qu'un poison lent pénétre & consume. D'un autre côté, mon cher Verglan, nous n'avons pas encore l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au sein de leur famille ; de cette union qui faisoit les délices de leur jeunesse, & la consolation de leur vieux ans. Qu'aujourd'hui une mere soit affligée des égaremens de son fils, qu'un pere soit accablé de quelques revers de fortune ; sont-ils un réfuge, un appui l'un pour l'autre ? Ils sont obligés de chercher au-dehors où déposer leur peine, & le soulagement est bien foible de la part des étrangers !

Tu parles comme un oracle, mon sage Belzors, disoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fissent pas mieux de s'aimer, d'être fidéles toute leur vie ? Je veux seulement, si par malheur ce goût mutuel, vint à cesser, qu'on se console & qu'on s'arrange, sans qu'il soit défendu à ceux qui se seroient aimés du temps de nos peres, de s'aimer de même

si le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'est-ce qui les en empêche ? -- Qu'est-ce qui les en empêche, madame, reprit Belzors ? L'usage, l'exemple, le bon ton, la facilité à vivre sans honte au gré de leur desirs. Verglan m'avouera sans peine que la vie que l'on mene dans le monde est agrable ; & naturellement il est assez doux de changer d'objet : notre foiblesse même nous y invite. Qui résistera donc à ce penchant, si l'on nous ôte le frein des mœurs ? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan ; mais je veux que chacun puisse vivre à sa guise, & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & sa femme, de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils sont contens, tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ses mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah ! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vrai. On prétend que ta femme te passe la rubarbe, & que tu lui passe te séné. Bon ! quelle folie ! dit d'Auberive avec indolence. -- J'ai soutenu que rien n'étoit plus raisonnable ; mais voilà Bel

zors qui te condamne sans appel. -- Pourquoi donc ? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant ? Ma femme est jeune & jolie : elle est coquette ; cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête ; mais quand elle le seroit un peu moins il faut bien que justice se fasse Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne ; mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé ; & tout le monde m'en félicite comme de quelque chose de merveilleux ! il semble qu'on ne me croyoit pas assez de bon sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur je suis confus des complimens que j'en recois. Quant à Messieurs les rigoristes, je les honore beaucoup ; mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant, le plus heureux sera le plus sage. -- Au reste, comment se porte la Marquise, lui demanda Madame du Troëne pour changer de propos. -- A merveille, Madame, hier encore nous soupâmes ensemble, & je ne la vis jamais de si bel humeur. Je gage, dit Verglan, que tu me reprendras quelque jour. --Ma

ſoi cela pourroit bien être : déjà même hier, au ſortir de table, je me ſuis ſurpris lui diſant des douceurs.

Cette premier épreuve fit la plus vive impreſſion ſur l'eſprit d'Emilie. Sa mere qui s'en apperçut laiſſa un libre cours à ſes réflexions ; mais pour la mettre ſur la voie, j'admire, lui dit-elle, comme les opinions dépendent des carcteres. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même ſoins, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu : voyez cependant comme ils diſſérent l'un de l'autre ! & chacun d'eux croit avoir raiſon. Le cœur d'Emilie faiſoit de ſon mieux pour excuſer dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de ſon ſiécle. Avec quelle légéreté, diſoit elle, on traite la pudeur & la foi ! comme on ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré dans la nature ! & Verglan donne dans ces travers ! que n'a-t-il l'ame de Belzors.

Quelque temps après Emilie & ſa mere étant au ſpectacle, Belzors & Verglan ſe préſenterent à leur loge, & Madame du Troëne ler invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit Inès. La ſcéne des enfans fit dire à Verglan quelques

bons mots, qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors sans l'écouter fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaisanta sur sa foiblesse. Quoi, lui dit-il, des enfans te font pleurer? Et que voulez-vous donc qui me touche, dit Belzors? Oui, je l'avoue; je n'entends jamais sans tressaillir les tendres noms de pere & de mere; le pathétique de la nature me pénêtre; l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanime; & quand ce vint au dénoument, Oh! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure; mais l'épouser me paroit un peu fort. C'est peut être une folie, réprit Belzors; mais je m'en seus capable; quand la vertu & la beauté sont réunies, je ne réponds plus de ma tête. Aucun de leur propos n'échappoit à Madame du Troëne; Emilie, plus attentive encore; rougissoit de l'avantage que Belzors avoit sur son rival. Après le spectacle ils virent passer le Chevalier d'Olcet en pleureuses. Qu'est-ce donc, Chevalier, lui dit Verglan d'un air léger? C'est un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laisser dix

dix mille écus de rentes. — Dix mille écus ! viens donc que je t'embrasse. Cet oncle là est un galant homme. Dix mille écus ! il est charmant. Belzors l'embrassant à son tour, lui dit : Chevalier, je m'afflige avec vous de sa mort, je sais que vous pensez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a longtemps servi de pere, dit le Chevalier confus de l'air riant qu'il avoit pris ; mais vous savez qu'il étoit si vieux ! C'est un motif de patience, reprit Belzors avec douceur ; mais ce n'en est pas un de consolation. Un bon parent est le meilleur de tous les amis ; & le bien qu'il vous a laissé n'en payeroit pas un semblable. C'est un triste ami qu'un vieil oncle, dit Verglan ; & dans la regle, il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seroient fort à plaindre, si les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos pour épargner à Verglan une replique humiliante. A chaque trait de ce contraste, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air respectueux & sensible qu'elle prit avec Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gen-

tilleſſe de Verglan ; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l'un & l'autre à ſouper.

On joua : Verglan & Belzors firent un trictac tête-à-tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu, Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéreſſante. Mademoiſelle du Troëne étoit du nombre des ſpectateurs : & la bonne mere, en faiſant ſon tri, ne laiſſoit pas d'avoir l'œil ſur ſa fille, & de lire ſur ſon viſage ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La fortune favoriſa Belzors. Emilie quelque mécontente que'elle fût de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas ſouffrir en le voyant s'engager dans une perte ſérieuſe. Le jeune étourdi ne ſe poſſédoit plus ; il ſe piqua, il doubla ſon jeu, & avant ſon ſouper il en étoit au point de jouer ſur ſa parole. L'humeur l'avoit pris : il fit ſon poſſible pour être enjoué ; mais l'altération de ſon viſage en écartoit la joie il s'apperçut lui-même qu'on le plaignoit, & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaiſans qu'il tâchoit de dire ; il en fut humilié, & le dépit alloit s'en mêler, ſi l'on eût pas quitté la table. Belzors, que ni ſon bonheur ni le chagrin de ſon rival n'avoit ému ;

fut doux & modeste selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troëne qui avoit fini sa partie, vint assister à celle-ci, très-inquiette de l'issue qu'elle auroit, mais desirant qu'elle fit son impression sur l'ame d'Emilie. Le succès passa son attente. Verglan perdoit l'impossible. le tremblement de sa main & la pâleur de son visage exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors, avec une complaisance inépuisable, lui donna des revanches autant qu'il en voulut; & quand, à force de doubler le jeu, il eut laissé Verglan s'acquitter jusqu'à une somme raisonnable: Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons là: je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois résolu à perdre. Tant de modération & de sagesse excita dans l'assemblée un murmure d'applaudissement. le seul Verglan y parut insensible, & dit, en se levant, d'un air de dédain: ce n'étoit pas la peine de jouer si long-temps.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant son ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence; disoit-elle! Et par quel caprice faut-il

que je soupire d'être éclairée ? La séduction ne devroit-elle pas cesser dès qu'on s'apperçoit que l'on est séduite ? J'admire l'un & j'aime l'autre. Que'elle est cette mésintelligence entre le cœur & la raison, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on cesse d'estimer ?

Le matin, selon l'usage, elle parut au lever de sa mere. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne. — Oui, ma mere, je le suis beaucoup. — Est-ce que tu n'as pas bien dormi ? — Fort peu, dit-elle avec un soupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie ; car je te mene ce soir aux Thuileries, où tout Paris doit s'assembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : Je suis bien aise qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre, & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement, Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étoient assises autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe que ce bassin couronne étoit remplie de ces jeunes Nym-

phes, qui par leurs charmes & leurs talens attirent les desirs sur leurs pas. Verglan les connoissoit toutes, & leur sourioit en les suivant des yeux. Celle-ci, disoit il, c'est Fatmé. Rien n'est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un Ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en six mois ; ils s'aiment comme deux Tourterelle Celle-là est la célèbre Corine : sa maison est le temple du luxe ; ses soupers sont les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste, & dont les regards se promenent languissamment de tous côtés ? Elle a trois amans, dont chacun se flatte d'être le seul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légeres, & leur persuader tour-à-tour qu'elle se joue de ses rivaux, c'est un mode de coquetterie, & personne ne trompe son monde avec tant d'adresse & de légéreté. Elle ira loin sur ma parole, & je lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence, demanda Madame du Troëne ? — Oh oui, ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent : elles me connoissent, elles

savent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous, Belzors, dit Madame du Troëne au sage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes-vous initié à ces mysteres? Non, Madame: je veux croire que tout cela est fort amusant; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réservé le salut riant & familier de Verglan; tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'estime & de l'amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction, afin d'en faire appercevoir Emilie. Il est vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient rigueur en public; mais tête-à-tête on m'en dédomage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la visite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux estimable; elle en parla, dis-je; avec tant de sensibilité, de candeur & de grace, que Madame du Troëne, Emilie & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari est une perte légere & facile à réparer. Non pas

pour moi, Monsieur, dit la tendre & modeste Eléonore; un mari qui honoroit une femme de mon âge de son estime & de sa confiance, & dont la tendresse délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalousie, ni les négligences de l'habitude, n'est pas de ceux qu'on remplace aisément. Il étoit sans doute d'une jolie figure, demanda Verglan? — Non, Monsieur, mais son ame étoit belle. Une ame belle, reprit Verglan d'un air dédaigneux, une belle ame! Etoit-il jeune au moins? — Point du tout: il étoit dans l'âge où l'on est sensé quand on a de quoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance, l'estime, les procédés honnêtes vont tous seuls avec une femme aimable; rien de tout cela ne peut vous manquer Croyez-moi, Madame, le point essentiel est de vous assortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les Graces avec les Amours; en un mot, d'épouser un joli homme ou de garder votre liberté. Vos conseils sont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant, mais par malheur ils sont déplacés. Voilà une belle prude, dit Verglan dès qu'elle fut sortie.

La pruderie, Monsieur, reprit Madame du Troëne, c'est une copie exagérée de la sagesse & de la raison : & je ne vois rien dans Eléonore que de simple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité : qui t'en empêche ? Elle seule peut le trouver mauvais. Savez-vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit consoler Eléonore ? C'est un homme comme Belzors ; & si j'étois l'amie qu'il consulteroit pour un choix, je l'engagerois à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougissant ; mais Eléonore mérite un cœur libre & le mien par malheur ne l'est pas. A ces mots il sortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, disoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'est ce pas m'avertir de renoncer à Emilie ? Ah que mon cœur lui est peu connu ! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde. C'est dommage qu'il soit triste, disoit-il du ton de la pitié ; voilà ce qu'ils gagnent avec leur

vertu, ils ennuyent & on les renvoye. Madame du Troëne, sans s'expliquer, l'assura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de désobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baissés, & sa rougeur laissoit voir l'agitation de son ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie; il se retira triomphant, & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots. » Vous avez » dû me trouver bien romanesque, belle » Emilie, de n'avoir fait si long-tems par- » ler que mes yeux! Ne m'accusez pas » d'une injuste défiance; j'ai lu dans votre » cœur, & si je n'avois eu à consulter que » lui, j'étois bien sûr de sa réponse. Mais » vous dépendez d'une mere, & les meres » ont des caprices. Heureusement la vôtre » vous aime, & sa tendresse a éclairé son » choix. Le renvoie de Belzors m'annonce » qu'elle s'est décidée. Mais votre aveu » doit précéder le sien: je l'attends avec » l'impatience du plus tendre & du plus » violent amour. « Emilie ouvrit ce billet sans savoir d'où il lui venoit: elle en fut offensée autant que surprise, & n'hésita point à le communiquer à sa mere. Je

vous sais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié ; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit ; lisez sa lettre. Emilie obeit & lut : » Madame, » j'honnore la vertu, j'admire la beauté, » je rends justice à Eléonore ; mais le ciel » n'a-t-il favorisé qu'elle ? & après avoir » adoré dans votre image ce qu'il a fait » de plus touchant, me croyez-vous en » état de suivre le conseil que vous m'avez » donné ? Je ne vous dirai pas combien » il est cruel : mon respect étouffe mes » plaintes. Si je n'ai pas le nom de votre fils » j'en ai du moins les sentimens, & ce caractere est inéffaçable.

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mere fit semblant de ne pas s'en appercevoir, & lui dit : Oh ça, ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'est à toi de dicter mes réponses. - A moi, ma mere ! - A qui donc ? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage ! Est-ce mon cœur que je dois consulter ? Ah ! Madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne ? N'avez-vous pas le droit de disposer de moi ? — Tout cela, mon enfant, est le mieux du monde, mais

comme il y va de ton bonheur, il est juste que tu en décide. Ces jeunes gens sont bien nés tous les deux; l'état, la fortune sont à peu-près les memes; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari: gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baisoit les mains de sa mere, & les arrosoit de ses larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui disoit-elle, en m'éclairant sur mon choix: plus il est important, plus j'ai besoin que vos conseils le déterminent. L'époux que ma mere m'aura choisi me sera cher: mon cœur ose vous en répondre. — Non, ma fille, on n'aime pas ainsi par devoir, & tu sais mieux que moi-même ce qui est digne de te rendre heureuse. Si tu ne l'es pas, je te consolerai: je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les causer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire; tu n'as qu'à dicter. Qu'on s'imagine le trouble, la confusion, l'attendrissement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mere, une main sur ses yeux & l'autre sur son cœur, elle essayoit en vain d'obéir; sa voix expiroit sur ses levres. Hé bien, disoit la bonne mere, auquel des deux allons-

nous répondre ? finis ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit Emilie d'une voix foible & chancelante. - A Verglan, soit ; que lui dirai-je ?

» Il n'est pas possible, Monsieur, qu'un » homme qui se doit comme vous à la société, » y renonce pour vivre au sein de sa famille. Mon » Emilie n'a pas de quoi vous dédommager des sacrifices qu'elle exigeroit. Continuez d'embellir le momde, c'est pour lui que vous êtes » fait. » - Est-ce là tout ? - Oui, ma mere. - Et à Belzors, que lui dirons-nous ? Emilie continua de dicter avec un peu plus de confiance. » Vous trouver digne d'une femme aussi ver- » tueuse que belle, ce n'esoit pas, Monsieur ; » vous interdire un choix qui m'intéresse autant » qui m'honore, c'étoit même vous y encou- » rager. Votre modestie a pris le change, & vous » avez été injuste envers vous même & envers » moi. venez apprendre à mieux juger des in- » tentions d'une bonne mere. Je dispose du cœur de ma fille, & je n'estime personne au » monde plus que vous. »

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embrasse, s'écria Madame du Troëne : tu remplis les vœux de ta mere, & tu n'aurois pas mieux dit, quand tu aurois consulté mon cœur.

Belzors accourut ne se possédant plus de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudit, plus fortuné que le leur. La tendresse de Belzors se partagea entre Emilie & sa mere, l'on doutoit dans le monde laquelle des deux il aimoit le plus.

FIN

TOUT OU RIEN.

DAns l'âge où il eſt ſi doux d'être veuve Cécile ne laiſſoit pas de penſer à un nouvel engagement. Deux rivaux ſe diſputoient ſon choix. L'un modeſte & ſimple, n'aimoit qu'elle ; l'autre, artificieux & vain, étoit ſur tout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Cécile ; le ſecond avoit ſon amour. Cécile étoit injuſte, allez-vous dire : point du tout. Les gens ſimples ſe négligent : Il leur ſemble que pour plaire il ſuffit d'aimer de bonne foi, & de perſuader que l'on aime. Mais il eſt peu de parure. Un homme ſans artifice, au milieu du monde, eſt comme au ſpectacle une femme ſans rouge.

Eraſte, avec ſa franchiſe, avoit dit à

Cécile : Je vous aime ; & dès-lors il l'avoit aimée comme il avoit respiré : son amour étoit sa vie. Floricourt s'étoit fait désirer par cette galanterie légere, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendoit à Cécile, il choisissoit non les plus passionnés ; mais les plus séduisants. Rien d'affecté, rien de sérieux : on le trouvoit d'autant plus aimable, qu'il sembloit l'être sans intérêt.

On plaignoit Eraste : on ne connoissoit pas un plus honnête homme : c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt : C'étoit un homme dangéreux, qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ! Cependant on ne vouloit pas tromper Eraste. Il fallut lui tout avouer.

Je vous estime, Eraste ; lui dit Cécile, & je sens que vous méritez mieux. Mais le cœur a ses caprices ; le mien se refuse à ma raison. J'entends, Madame, reprit Eraste en se possédant, mais avec les larmes aux yeux ; votre raison vous parle pour moi, & votre cœur pour un autre. —Je vous l'avoue, & ce n'est pas sans regret ; je serois blâmable si j'étois libre : mais le penchant ne se commande pas.

— A la bonne heure, Madame : je vous aimerai tout ſeul : j'en aurai bien plus de gloire. — Et voilà préciſément ce que je ne veux point. — Je ne le veux point non plus ; mais tout cela eſt inutile. — Et qu'allez-vous devenir ? — Ce qu'il plaira à l'amour & à la nature. — Vous me déſolez, Eraſte, avec cet abandon de vous-même. — Il faut bien que je m'abandonne quand je ne puis me retenir. — Que je ſuis malheureuſe de vous avoir connu ! — En effet, je vous conſeille de vous plaindre : c'eſt un furieux malheur que d'être aimée ? — Oui c'en eſt un d'avoir à ſe reprocher celui d'un homme qu'on eſtime. — Vous, Madame ! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut ſe plaindre d'une coquette qui le joue ; où plutôt elle eſt indigne de ſes plaintes & de ſes regrets : mais vous, quels ſont vos torts ? Avez-vous employé la ſéduction pour m'attirer, la complaiſance pour me rétenir ? vous ai-je conſultée pour vous aimer ? Qui vous oblige à me trouver aimable ? Suivez votre penchant, & je ſuivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente. — Non, vous vous tourmenterez vous-même ; car enfin vous me ver-

rez. — Quoi ! seriez-vous assez cruelle pour m'interdir votre vue ? Je n'ai garde assurément, mais je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami. — Ami soit, le nom n'y fait rien. — Ce n'est pas assez du nom, je veux vous ramener en effet à ce sentiment si pur, si tendre & si solide, à cette amitié que je sens pour vous. — Hé, Madame ! je ne vous empêche pas de m'aimer comme vous voulez; de grace, permettez que je vous aime comme je puis & autant que je je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aise.

L'obstination d'Eraste affligeoit Cécile; mais après tout, elle avoit fait ce qu'elle avoit dû : tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle se livra donc sans trouble & sans reproche à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice & d'enchantement, fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint sans peine. Il avoit su plaire, il croyoit aimer; il étoit heureux, s'il avoit voulut l'être. Mais l'amour-propre est le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes chose; il le vouloit être uniquement, sans réserve

&

& ſans partage. Il eſt vrai qu'il donnoit l'exemple : Il s'étoit détaché pour Cécile d'une prude qu'il avoit ruinée, & d'une coquette qui le ruinoit ; il avoit rompu avec cinq ou ſix jeunes gens des plus vains & des plus ſots qu'on eut encore vus dans le monde. Il ne ſoupoit guére que chez Cécile, où l'on ſoupoit délicieuſement, & il avoit la bonté de penſer à elle au milieu d'un cercle de femmes dont aucune ne l'égaloit ni en grace ni en beauté. Des procédés ſi rares, ſans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigeoient-ils pas de Cécile le dévouement le plus abſolu ?

Cependant comme il n'avoit pas aſſez d'amour pour manquer d'adreſſe, il n'eut garde de faire ſentir d'abord ſes prétentions. Jamais homme avant la conquête n'avoit été plus complaiſant, plus docile, moins exigeant que Floricourt ; mais dès qu'il ſe vit maître du cœur, il en devint le Tyran. Difficile, impérieux, jaloux, il vouloit occuper ſeul toutes les facultés de l'ame de Cécile. Il ne pouvoit lui ſouffrir une idée qui n'étoit pas la ſienne, encore moins un ſentiment qui ne venoit pas de lui. Un goût décidé, une liaiſon ſuivie étoit ſûre de lui déplaire : mais il

falloit le deviner. Il se faisoit demander vingt fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur, & ce n'étoit que par complaisance qu'il avouoit enfin que telle chose lui avoit déplu, que telle personne l'ennuyoit. Enfin, dès qu'il eut bien éprouvé que ses volontés étoient des loix, il les annonça sans détour : on s'y soumit sans résistance. C'étoit peu d'exiger de Cécile le sacrifice des plaisirs qui se présentoient naturellement ; il les faisoit naître le plus souvent, pour se les voir immoler. Il parloit avec éloge d'un spectacle ou d'une fête ; il y invitoit Cécile ; on arrangeoit la partie avec les femmes qu'il avoit nommées ; l'heure arrivoit, on étoit parée, les chevaux étoient mis ; il changeoit de dessein, & l'on étoit obligé de prétexter un mal de tête. Il présentoit à Cécile une amie qu'il annonçoit comme une femme adorable : on la trouvoit telle, on se lioit. Huit jours après, il avouoit qu'il s'étoit trompé ; elle étoit précieuse, maussade ou étourdie : il falloit s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légeres connoissances, qu'elle voyoit encore trop souvent. Elle ne s'apperçevoit pas que sa

complaisance s'étoit changée en servitude : on croit suivre ses volontés, en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui sembloit que Floricourt ne faisoit que la prévenir. Elle lui sacrifioit tout sans se douter qu'elle lui fit des sacrifices ; mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas rassasié.

La société de la ville, toute frivole & passagere qu'elle étoit, lui parut encore trop intéressante. Il fit l'éloge de la solitude ; il répéta cent fois qu'on ne s'aimoit bien que dans les champs, loin de la dissipation & du tumulte, & qu'il ne seroit heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns & aux jaloux. Cécile avoit une campagne telle qu'il la désiroit. Elle eût voulu y passer avec lui les plus beaux jours de l'année ; mais le pouvoit-elle avec décence ? Il lui fit entendre qu'il suffisoit de rompre le tête-à-tête par deux Amis qu'ils emmeneroient, & il désigna Eraste & Artenice. Après tout, si la critique s'en mêloit, leur hymen, prêt à se conclure, alloit bientôt lui imposer silence. On partit, Eraste fut du voyage, & c'étoit encore un raffinement de l'amour-propre de Floricourt.

Il savoit qu'Eraste étoit son rival, & son rival malheureux : c'étoit le témoins le plus flatteur qu'il put avoir de son triomphe ; aussi l'avoit-il bien ménagé. Ses attentions avoient pour lui un air de compassion & de superiorité dont Eraste s'impatientoit quelquefois ; mais l'amitié tendre & délicate de Cécile le dédommageoit de ces humiliations, & la crainte de lui déplaire les lui faisoit dissimuler. Cependant, sûr comme il étoit, qu'ils alloient à la campagne pour s'aimer en liberté, comment put-il se résoudre à les suivre ? C'est la réflection que Cécile fit comme nous : elle eût voulut l'en empêcher ; mais la partie étoit arrangée, il n'étoit plus temps de la rompre. Du reste, Artenice étoit jeune & belle. La solitude, l'occasion, la liberté, l'exemple, la jalousie & le dépit pouvoient engager Eraste à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvoit plus écouter. Cécile étoit assez modeste pour penser qu'on pouvoit lui être fidéle, & assez juste pour le désirer ; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractere d'Eraste.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de so-

ciété, qui s'offensent d'un long respect, qui s'ennuyent d'un amour constant, & qui comptent assez sur la probité des hommes pour s'y livrer sans réserve, & les quitter sans ménagement. On lui avoit dit : Nous allons passer quelque tems à la campagne, Eraste y vient, voulez-vous en être ? Elle avoit répondu avec un sourire : Volontiers, cela sera plaisant ; & la partie s'étoit liée. Ce fut pour Eraste un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Cécile l'éloge de son ami, comme de l'homme du monde le plus honnête & le plus réservé. Cela est charmant, disoit Artenice en elle-même, voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer sans précaution & sans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot ; on n'est à son aise qu'avec ces gens-là. Un Eraste est une trouvaille. On juge bien d'après ces réflexions qu'Eraste fut agacé.

Floricourt étoit auprès de Cécile d'une assiduité désolante pour un rival malheureux. Cécile avoit beau se contraindre ; ses regards, sa voix, son silence même la trahissoit. Eraste étoit au supplice ; mais il renfermoit sa douleur. Artenice,

en femme habile, s'éloignoit à propos & engageoit Eraste à la suivre. Qu'ils sont heureux, lui dit-elle un jour en se promenant avec lui ! Tout occupés l'un de l'autre, ils se suffisent mutuellement, ils ne vivent que pour eux mêmes. C'est un grand bien que d'aimer ! qu'en dites-vous ? Oui, Madame, reprit Eraste les yeux baissés, c'est un grand bien quand on est deux. — mais vraiment l'on est toujours deux : je ne vois pas que l'on soit seul au monde. — Je veux dire, Madame. deux cœurs également sensibles, faits pour s'aimer également. — Egalement ! cela est bien rigoureux ! pour moi, il me semble que l'on doit être moins difficile, & se contenter de l'à-peu-près. Hé quoi ! si j'ai plus de sensibilité dans le caractere que celui qui s'attache à moi, faut-il que je l'en punisse ? Chacun donne ce qu'il a, & l'on a rien à reprocher à celui qui met dans la société la dose de sentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids sont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous seriez homme à prétendre que l'on se passionna pour vous. — Moi, Madame, je ne pré-

tends à rien. — Vous avez tort ; ce n'est pas-là ce que je veux dire. Voue avez de quoi séduire une femme assurément : je ne serois pas même étonnée qu'on se prît pour vous d'inclination. — Cela peut être, Madame : en fait de folie je ne doute de rien ; mais si on faisoit celle de m'aimer, on seroit, je crois, fort à plaindre. — Est-ce un avis, Monsieur, que vous ayez la bonté de me donner ? — A vous, Madame, je me flatte que vous ne me croyez ni assez sot, ni assez fat, pour vous donner de tels avis. — Fort bien, vous parlez en général, & vous m'exceptez par politesse. — L'exception même est inutile, Madame ; vous n'êtes pour rien dans tout ceci. — Mais pardonnez-moi, Monsieur : c'est moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie ; & c'est à moi que vous répondez qu'on seroit fort à plaindre si l'on vous aimoit : rien n'est plus personnel, ce me semble. Hé bien ? vous voilà embarassé ? — J'avoue que la plaisanterie m'embarrasse. Je ne sais point y répondre ; & il n'est pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et si je

parlois sérieusement, Erasle; si rien au monde n'étoit plus sincére? — Je quitte la partie, Madame : la situation où je me trouve ne me permet pas de vous amuser plus long-temps. Ah! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le suivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué; c'est un homme à sentiment : il faut lui parler son langage. A demain, dans ce bosquet, encore un tour de promenade, & ma victoire est décidée.

La promenade d'Erasle avec Artenice avoit paru longue à Cécile. Erasle en revint tout rêveur, & Artenice triomphante. Hé bien dit tout bas Cécile à son amie, que pensez-vous d'Erasle? — Mais j'en suis assez contente : il ne m'a point ennuyée, & c'est beaucoup, il a des choses excellentes, & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve seulement le ton un peu romanesque. Il veut du sentiment. Défaut d'usage, préjugé de Province, dont il est facile de le corriger. *Il veut du sentiment*, dit Cécile en elle-même! ils en sont aux conditions! c'est aller loin dans une premiere entrevue. Il me semble qu'Erasle prend son

part

parti de bonne grace. Mais quoi ! s'il est assez heureux, est-ce à moi de le trouver mauvais ? Cependant il a eu tort de vouloir me persuader qu'il étoit si fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicatesse les reproches douloureux qu'il savoit bien que je me faisois. C'est la manie des Amans, d'exagérer leurs peines. Enfin me voilà consolée, & me voilà bien soulagée.

Cécile, dans cette idée, se contraignit un peu moins avec Floricourt ; Eraste à qui rien n'échappoit, fut plus triste que de coutume. Cécile & Artenice attribuérent sa tristesse à la même cause. Une passion naissante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Artenice ne manqua pas de ménager un tête-à-tête à Cécile & à Floricourt, en emmenant avec elle Eraste.

Vous êtes fâché, lui dit-elle ; je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Eraste, que vous n'êtes pas un de ses hommes avec qui l'amour doit se traiter en plaisanterie : vous regardez un engagement comme la chose la plus sérieuse du monde ; je vous en estime davantage. — Moi, point du tout, Madame : je suis très-persuadé qu'un amour sérieux est la plus haute ex-

travagance, & qu'il n'eſt un plaiſir qu'autant qu'il eſt un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-même. Hier au ſoir vous vouliez une égale ſenſibilité, une inclination mutuelle. — Je voulois une choſe impoſſible, ou du moins la choſe du monde la plus rare; & je ſoutiens qu'à moins de cet accord ſi difficile, auquel il faut renoncer, le plus ſage & le plus sûr parti eſt de faire un jeu de l'amour, ſans y attacher un prix & une importance chimérique — Ma foi, mon cher Eraſte vous parlez d'or. En effet, pourquoi ſe tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut ? On ſe convient, on s'arrange; on s'ennuye & on ſe quitte. Au bout du compte on a eu du plaiſir, c'eſt un temps bien employé, & plût au Ciel pouvoir ainſi s'amuſer toute ſa vie! Voilà, diſoit Eraſte en lui-même, une humeur bien accommodante! Je vois, pourſuivit-elle, ce qu'on appelle des paſſions ſérieuſes: rien de plus triſte, rien de plus ſombre. L'inquiétude, la jalouſie aſſiégent deux malheureux Ils prétendent ſe ſuffire, & ils s'ennuyent à la mort. — Ah! Madame, que dites-vous? rien ne leur manque s'ils s'aiment bien.

Cette union est le charme de la vie, les délices de l'ame, la plénitude du bonheur — Ma foi, Monsieur, vous êtes fou, avec vos disparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie ? — Ce qui ne se trouve point, Madame: & ce qu'on ne verra peut-être jamais. Voilà une belle expectative! & en attendant, votre cœur sera désœuvré ? — Hélas! plût au Ciel qu'il put l'être! — Il ne l'est donc pas, Eraste ? Non, sans doute, Madame; & vous plainderiez son état, si vous pouviez le concevoir. A ces mots, il s'éloigna en levant les yeux aux Ciel, & en poussant un profond soupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on appelle un homme réservé! il l'est si fort, qu'il en est bête. Heureusement, je ne me suis point expliquée. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement: il faut aider les gens timides. Mais il s'en va sur une exclamation, sans donner le tems de lui demander ce qui l'arrête & ce qui l'afflige. Nous verrons: il faudra bien qu'il se déclare; car enfin, je suis compromise, & il y va de mon honneur.

Floricourt voulut pendant le souper, s'amuser aux dépens d'Eraste. Hé bien,

dit-il à Artenice, où en êtes-vous ? on a rien de caché pour ses amis, & nous vous en donnons l'exemple. Bon, dit Artenice avec dépit, savons-nous profiter des exemples qu'on nous donne ? savons-nous même ce que nous voulons ? Si on parle d'un amour sérieux, Monsieur le traite de badinage ; si on se prête au badinage, Monsieur revient au sérieux. Il vous est facile, Madame, dit Eraste, de me donner un ridicule ; je me prête à cela tant qu'on veut. — Hé, Monsieur ! ce n'est pas mon dessein ; mais nous sommes avec nos amis, expliquons-nous sans aucun mystère. Nous n'avons pas le tems de nous observer & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre ; je ne vous dissimule point que vous me convenez assez. Nous ne sommes pas ici pour être spectateurs inutiles ; l'honnêteté même exige que nous soyons occupés : finissons, & entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer ? comment voulez-vous que je vous aime ? Moi, Madame ! s'écria Eraste ; je ne veux point que vous m'aimiez. — Quoi ! Monsieur, vous m'avez donc trompée ? — Point du tout, Madame ; j'atteste

le Ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui ressemble à de l'amour. Oh ! pour le coup, lui dit-elle en se levant de table, voilà une effronterie qui me passe. Eloricourt voulut la retenir. Non, Monsieur je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes & fades déclarations dont il m'a excédé & que j'ai eu la bonté de souffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits, je ne sais pourquoi, de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse, dit Cécile à Eraste en le revoyant le lendemain : Que s'est-il donc passé entre vous ? Des propos en l'air, Madame, dont le resultat de ma part a été, que rien n'étoit plus à craindre qu'un amour sérieux, que rien n'etoit plus méprisable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer; elle a pris mes soupirs pour elle. Je l'ai détrompée, & voilà tout. — Vous lavez détrompée : c'est d'un galant homme, mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement. — Quoi, Madame, elle ose vous dire que nous en sommes au point de nous aimer, & vous voulez que je me modére ? Qu'auriez-vous pensé de mon aveu ou de mon silence ?

— Que vous étiez raisonnable, & que vous preniez le bon parti. Artenice est encore jeune & belle, & votre liaison n'eût-elle été qu'un amusement... — Je ne suis point d'humeur de m'amuser, Madame, & je vous prie de m'épargner des conseils dont je ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà seul avec nous, & vous sentez vous même que vous jouerez ici un bien étonnant personnage. — je jouerai, Madame, le personnage d'un ami : rien n'est plus honnête, ce me semble. — Mais, Eraste comment pouvez-vous y tenir ? — C'est mon affaire, Madame, ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiete ; car enfin je connois votre situation, elle est affreuse. — Cela peut-être ; mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure : croyez-moi n'en parlons plus. — N'en parlons plus, c'est bientôt dit ; mais vous souffrez, & j'en suis la cause. — Hé ! non, Madame : non, je vous l'ai dit cent fois ; vous n'avez rien à vous reprocher : au nom de Dieu, soyez tranquille. — Je le serois, si vous pouviez l'être. — Oh ! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand

vous vous obstinerez à savoir ce qui se passe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, & vous en aurez un chagrin de plus : de grace, oubliez que je vous aime. — Hé ! comment l'oublier ? Je le vois à chaque instant. — Vous voulez donc que je m'éloigne ? — Mais, notre situation l'exigeroit. — Fort bien : chassez-moi, cela sera plutôt fait. — Moi, vous chasser, vous, mon ami ! c'est pour vous que je suis en peine. — Oh bien, pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre sans vous. — Vous le croyez, mais l'absence ? — L'absence ! le beau remède pour un amour comme le mien ! — N'en doutez pas, mon cher Eraste ; il est des femmes plus aimables & moins injustes que moi. — J'en suis fort aise ; mais cela m'est égal. — Il vous le semble dans ce moment. — Je suis en ce moment ce que je serai toute ma vie : je me connois, je connois les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux ou malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord ; mais vous vous dissiperez dans le monde. — Et avec quoi ? Rien ne m'amuse. Ici du

moins, je n'ai pas le temps de m'ennuyer: je vous vois, ou je vais vous voir; vous me parlez avec bonté: je suis sûr que vous ne m'oubliez pas; & si j'étois loin de vous, j'ai une imagination qui feroit mon supplice. — Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel, que ce que vous voyez? — Je ne vois rien, Madame; je ne veux rien voir: épargnez-moi vos confidences. — J'admire, en vérité, votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré! & voulez vous que je vous batte? — Non, mais on se plaint. — Et de quoi? — Je ne sais; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raison. — Ma foi, Madame, chacun aime à sa manière; la mienne n'est pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en dirois tout comme un autre: mais je doute que ce'a réussît. — Je n'y perds rien, Eraste, & dans le fond du cœur. . . — Non je vous jure que mon cœur vous respecte autant que ma bouche. Je ne me suis pas surpris un moment de colere contre vous. — Cependant vous vous consumez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne. — Je ne suis pas gai. —

Vous mangez à peine. — on vit à moins. — Je suis sûre que vous ne dormez point. — Pardonnez-moi, je dors un peu, & c'est là mon meilleur temp, car je vous vois dans le sommeil telle à peuprès que je vous souhaite. — Eraste! — Cécile ? — Vous m'offensez. — Oh ! parbleu, Madame, c'en est trop que de vouloir m'ôter mes songes. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous semble ; permettez du moins qu'en idée vous soyez telle qu'il me plaît. — Ne vous fâchez point, & parlons raison. Ces mêmes songes, que je ne dois point savoir, entretiennent vôtre passion. — Tant mieux, Madame, tant mieux; je serois bien fâché d'en guérir. — Et pourquoi vous obstiner à m'aimer sans espérance ? — Sans espérance ! je n'en suis pas là : si vos sentimens étoient justes, ils seroient durables. Mais . . . . — Ne vous flattez pas, Eraste ; j'aime, & c'est pour toute ma vie. — Je ne me flatte point Cécile ; c'est vous qui vous calomniez. Votre amour est un accès qui n'aura que son période. Il n'est pas honnête de médire de son rival : je me tais ; mais je m'en rapporte à la bonté

de votre esprit, à la délicatesse de votre cœur. — Ils sont aveugles l'un & l'autre. — C'est avouer qu'ils ne le sont pas : il faut avoir vu ou entrevoir encore, pour reconnoître qu'on voit mal. — Hé bien, je l'avoue, il me souvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt; mais je ne lui en connois plus. — La connoissance vous reviendra, Madame, & je m'en repose sur lui. — & si j'épouse Floricour, comme en effet tout s'y dispose ? — En ce cas je n'aurai plus rien à espérer ni à craindre, & mon parti est déjà pris. — Et quel est-il ? — de cesser de vous aimer. — Et comment cela ? — Comment ? parbleu rien n'est si aisé. Si j'étois à l'armée, & qu'une balle. — O Ciel ! — Est-il si mal-aisé de supposer qu'on est à l'armée ? — Ah, cruel Ami ! qu'osez-vous dire ? & avec qu'elle légéreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me consolerois jamais ! Cécile s'attendrissoit à cette idée, quand Floricourt vint les trouver Eraste les laissa bientôt seuls, suivant son usage. Notre Ami, ma chere Cécile, dit Floricourt, est un mortel fort ennuyeux : qu'en di-

tes vous ? C'eſt un honnête homme, répondit Cécile, dont je reſpecte les vertus. Ma foi, avec ſes vertus, il feroit bien d'aller rêver ailleurs, il faut de la gayeté, de la ſociété à la campagne. — Peut être a-t-il quelque ſujet d'être triſte & ſolitaire. — Oui, je le crois : & je le devine. Vous rougiſſez, Cécile ! je ſerai diſcret, & votre embarras m'impoſe ſilence. — Et quel ſeroit mon embarras, Monſieur ? vous croyez qu'Eraſte m'aime, vous avez raiſon de le croire. Je le plaint, je le conſeille, je lui parle comme ſon Amie ; il n'y a pas là de quoi rougir. — Un tel aveu, belle Cécile, vous rend encore plus eſtimable : Mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru, Monſieur, devoir vous dire un ſecret qui n'étoit pas le mien ; & je vous l'aurois caché toute ma vie, ſi vous ne l'aviez pas ſurpris. Il y a dans ces ſortes de confidence une oſtentation & une cruauté qui ne ſont point dans mon caractère. Il faut ſavoir au moins reſpecter les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïſme, s'écria Floricourt, du ton de dépit & de l'ironie ! Et cet Ami

que vous traitez si bien, sait-il à quel point nous en sommes ? — Oui, Monsieur, je lui ai tout dit. — Et il a la bonté de demeurer encore ici ! — Je le disposois à s'en aller. — Ah ! je n'ai plus rien à dire : j'aurois été surpris, si votre délicatesse n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez senti l'indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au mament où vous allez vous déclarer pour son rival : il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m'en faites. Et à quand son départ ? — Je ne sais : le n'ai pas eu le courage de le lui prescrire ; & il n'a pas la force de s'y déterminer. — Vous plaisantez, Cécile ; & qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence ? il ne seroit pas honnête que ce fût moi. — Ce sera moi, Monsieur, n'en ayez point d'inquiétude. — Et qu'elle inquiétude, Madame ? me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux ? je vous déclare que je ne le suis point : ma délicatesse n'a que vous pour objet : & pour peu qu'il vous en coûte.... — Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un Ami respectable la seule consolation qui lui

reste ; mais faire me je fais violence.
— Violence, Madame ! cela est bien fort. Je ne veux point de violence : ce seroit le moyen de me rendre odieux, & je vais presser moi-même cet Ami respectable de ne pas vous abandonner. — Poursuivez, Monsieur, la plaisanterie est fort à sa place, & je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton. Je suis au désespoir de vous avoir déplu, Madame, lui dit Floricourt, en voyamt ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence : je ne savois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots il la laissa pénétrée de douleur.

Eraste de retour la trouva dans cette situation. Qu'est-ce donc, Madame ? lui dit-il en l'abordant : les pleurs inondent votre visage ? — Vous voyez, Monsieur, la plus malheureuse de toutes les femmes : je sens que ma foiblesse me perd, & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout sacrifié, doute encore de mes sentimens. Il me méprise, il me soupçonne. — J'entends, Madame, il est jaloux ; il faut le tranquiliser. Il y va de votre repos, & il n'est

que vous traitez si bien, sait-il à quel point nous en sommes? — Oui, Monsieur, je lui ai tout dit. — Et il a la bonté de demeurer encore ici! — Je le disposois à s'en aller. — Ah! je n'ai plus rien à dire: j'aurois été surpris, si votre délicatesse n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez senti l'indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au moment où vous allez vous déclarer pour son rival: il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m'en faites. Et à quand son départ? — Je ne sais: je n'ai pas eu le courage de le lui prescrire; & il n'a pas la force de s'y déterminer. — Vous plaisantez, Cécile; & qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence? il ne seroit pas honnête que ce fût moi. — Ce sera moi, Monsieur, n'en ayez point d'inquiétude. — Et qu'elle inquiétude, Madame? me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux? je vous déclare que je ne le suis point: ma délicatesse n'a que vous pour objet: & pour peu qu'il vous en coûte.... — Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un Ami respectable la seule consolation qui lui

reste ; mais faire me je sais violence. — Violence, Madame ! cela est bien fort. Je ne veux point de violence : ce seroit le moyen de me rendre odieux, & je vais presser moi-même cet Ami respectable de ne pas vous abandonner, — Poursuivez, Monsieur, la plaisanterie est fort à sa place, & je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton. Je suis au désespoir de vous avoir déplu, Madame, lui dit Floricourt, en voyamt ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence : je ne savois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots il la laissa pénétrée de douleur.

Eraste de retour la trouva dans cette situation. Qu'est-ce donc, Madame ? lui dit-il en l'abordant : les pleurs inondent votre visage ? — Vous voyez, Monsieur, la plus malheureuse de toutes les femmes ; je sens que ma foiblesse me perd, & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout sacrifié, doute encore de mes sentimens. Il me méprise, il me soupçonne. — J'entends, Madame, il est jaloux ; il faut le tranquilliser. Il y va de votre repos, & il n'est

rien que je ne facrifie à un intérêt qui m'eſt ſi cher. Adieu ; puiſſiez-vous être heureuſe ! j'en ſerai moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublèrent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle ; je vous y exhortois en amie & pour vous-même. L'effort que je faiſois ſur mon ame, n'avoit rien d'humiliant : mais vous éloigner pour complaire à un homme injuſte, pour lui ôter un ſoupçon que je n'aurois jamais dû craindre ; être obligé de juſtifier l'amour par le facrifice de l'amitié, c'eſt une choſe honteuſe & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. — Il le faut, Madame, ſi vous aimez Floricour. — Oui, mon cher Eraſte, plaignez-moi : je l'aime, & j'ai beau me le reprocher. Eraſte n'en entendit pas davantage : il partit.

Floricourt mit tout en uſage pour appaiſer Cécile : il étoit d'une douceur d'une complaiſance ſans égal, quand on avoit fait ſa volonté. Eraſte fut preſqu'oublié ; & que n'oublie-t-on point pour ce qu'on aime ; quand on a le bonheur de ſe croire aimé ! Un ſeul amuſement, hélas ! bien innocent reſtoit encore à Cécile dans leur ſolitude.

Elle avoit élevé un serein, qui, par un instinct merveilleux, répondoit à ses caresses. Il connoissoit sa voix, il voloit au-devant d'elle; il ne chantoit qu'en la voyant, il ne mangoit que sur sa main, il ne buvoit que de sa bouche, elle lui donnoit la liberté, il n'en jouissoit qu'un moment; & sitôt qu'elle l'appelloit, il fendoit l'air avec vitesse. Dès qu'il étoit sur son sein, le sentiment sembloit agiter ses aîles, & précipiter les battemens de son gosier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fut offensé de l'attention que donnoit Cécile à la sensibilité & au badinage de ce petit animal! — Je veux savoir, dit-il un jour en lui-même, si l'amour qu'elle a pour moi est au dessus de ces foiblesses. Il seroit plaisant qu'elle fût plus attachée à son serin qu'à son Amant. Cela est possible, j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce soir. Où est donc le petit oiseau, lui dit-il en l'abordant avec un sourire? — Il jouit du Ciel & de la liberté, il voltige dans ces jardins. — Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus? — Je le lui pardonnerai, s'il se

trouve plus heureux. — Ah ! de grace, voyons s'il vous est fidéle. Voulez-vous bien le rappeller ? Cécile fit le signal accoutumé, & l'oiseau vola sur sa main. — Il est charmant, dit Floricourt, mais il vous est trop cher : j'en suis jaloux & je veux *tout ou rien* de la personne que j'aime. A ces mots il voulut prendre l'oiseau chéri pour l'étouffer ; elle jetta un cri, le serin s'envola : Cécile épouvantée, pâlit & perdit connoissance. On accourut, on la rappella à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ses pieds, non l'homme qu'elle aimoit le plus, mais de tout les mortels le plus odieux pour elle. Allez, Monsieur, lui dit-elle avec horreur, ce dernier trait vient de m'éclairer sur votre affreux caractere ; j'y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me respecte encore plus que je ne vous méprise. O mon cher & digne Eraste ! à qui vous aurois-je sacrifié ? Floricourt sortit frémissant de honte & de rage : l'oiseau revint caresser sa belle Maîtresse ; & il n'est pas besoin de dire qu'Eraste se vit rappellé.

FIN.

CONTE.

UNE Dame dans un Caroſſe tout brillant ayant quatre gands Laquais, alla deſcendre chez un Marchand d'étoffes d'or, où elle en acheta pluſieurs piéces dont elle régla le prix, & elle les fit porter dans ſon Caroſſe. Elle dit au Marchand, je n'ai pas aſſez pris d'argent, donnez-moi votre Facteur, je le menerai chez moi & je le payerai. Elle avoit remarqué que le facteur étoit un jeune homme fort ſot & fort timide. Elle alla enſuite chez les Peres de ſaint Lazare, en deſcendant elle dit au Facteur, qu'elle laiſſa dans ſon Caroſſe, attendez-moi un petit moment. Elle entra & demanda le Supérieur à qui elle dit qu'elle lui amenoit ſon fils qui étoit un libertin, elle lui fit un hiſtoire ſuivie de la vie ſcandaleuſe qu'elle ſuppoſa dans ce jeune homme. Elle le pria de le bien châtier,

& qu'il recommandât bien aux frères commis pour corriger la jeunesse de ne le pas épargner. Je l'ai menacé, continua-t-elle de le punir sévérement, soit que cette ménace ait troublé sa raison, ou soit qu'il affecte de faire le fou, il s'égare, il dit qu'il a vendu des étoffes d'or, qu'on lui en doit l'argent, qu'il est Facteur de boutique, & joue ce rôle de visionnaire avec un air qui imite le naturel. mais je vous prie mon Pere, de ne point vous arrêter à tout ce qu'il dira, & de le bien corriger, ses vapeurs se dissiperont. Je vais vous l'amener, ne l'effarouchez pas d'abord, prêtez-vous à son idée, & dites lui que vous l'allez payer du prix de ses étoffes. La Dame en disant cela mit entre les mains du Père quelques Louis d'or. Ma reconnoissance, poursuivit-elle, n'aura point de borne si vous rendez mon fils raisonnable. Les manières de cette Dame qui sentois sa femme de qualité, son équipage, l'air de vraisemblance qu'elle donnoit à ce qu'elle disoit, & les espéces qu'elle compta, tout cela éloigna le soupçon de la vérité de l'esprit du Lazariste.

Elle alla trouver ensuite le Facteur à qui elle dit de descendre, elle le présenta au Pere. Elle lui fit signe, en lui disant, je vous prie de payer à Monsieur une telle somme pour le prix des étoffes d'or qu'il m'a livrées, le Pere répliqua, c'est de l'or en barre pour Monsieur, il n'a qu'à monter. Pendant que la Dame se déroba bien vîte, le Facteur se laissa conduire dans une chambre où on l'enferma. Un moment après le Pere entra & débuta par lui faire une grande leçon sur la vie dérélée dont il étoit accusé. Le Facteur qui ne comprenoit rien à tout cela, demandoit toujours le prix de ses étoffes Le Lazariste qui attribuoit ce discours à une extravagance affectée, ne s'y arrêtoit pas, & continuoit sa mercuriale, à peine fut-il sorti que deux freres vigoureux dont les bras étoient très-nerveux, entrèrent dans la chrmbre. L'un d'eux dit au Facteur d'un ton doucereux, Monsieur, je viens de la part du Pere Supérieur vous faire une petite correction salutaire ; en disant cela, l'autre empoigna ce pauvre malheureux à qui on fit essuyer une dis-

cipline sanglante qui lui sillonna la peau. Dans le temps que le patient succombant à la douleur juroit de toute sa force, l'exécuteur lui disoit froidemant, ne vous emportez point, Monsieur, doucement, c'est pour le bien de votre ame, quand j'étrille votre corps. Le lendemain on revint encore à la charge, la seconde opération fit ruisseler le sang; le pauvre diable bien fustigé n'eut le crédit de faire connoître la vérité qu'au bout de deux ou trois jours; quand on le voulut écouter, il donna tant d'indices du tour qu'on lui avoit joué, que les Lazaristes ouvrirent enfin les yeux, & lui rendirent la liberté après lui avoir bien demandé pardon des excoriations qu'ils lui avoient faites & des coups de fouet qu'il lui avoient donnés d'une main libérale.

FIN.

CONTE.

TInjusmon jouoit le rôle d'un Allemant parfaitement bien. Il écorchoit le François à merveille. Il imitoit si bien l'accent étranger qu'il n'y avoit personne qui ne s'y méprît. Les coquettes qui mettent leurs appas à profit, préferent les étrangers aux Parisiens & même aux Provinciaux, ce sont des sujets dociles faits exprès pour être dupés. Tinjusmon voulant faire des progrès auprès d'une brune vive & picquante, qui étoit de l'humeur des femmes dont je viens de parler, se fit annoncer chez elle comme un jeune Allemand fort riche. Il fut reçu à bras ouverts de la belle & de sa mere. On lui proposa des parties, il les accepta, il régala ces Dames des spectacles, leur donna des cadaux; il demanda des faveurs, & obtint les plus précieuses qu'il n'achetta pas cherement, parce qu'il disoit en mauvais François que ses trésors étoient en chemin, & que dès qu'ils seroient

arrivés, il les prodigueroit à la belle. Sur cette espérance elle fut la dupe de celui qu'elle vouloit duper : les conversations de l'Allemand n'étoient qu'un tissu de mots François déplacés, écorchés, son baragouin donnoit la comédie aux Dames qui imitoient son langage afin de se faire mieux entendre. Un jour la belle voulant l'engager à lui donner une montre d'or qu'il avoit, la lui demanda, en lui disant, vous devoir donner à moi votre horloge ; notre Allemand feignant de ne pas comprendre la force des termes, disoit : moi n'entendre pas le langage de vous. La belle vainement tourna la phrase en bien des façons, elle ne se rendit pas plus intelligible ; elle s'expliqua par des signes si clairs en prenant la montre & la mettant dans sa poche, que notre Allemand ne pouvoit plus se retrancher sur la difficulté de comprendre ce qu'on lui disoit. Alors il reprit la montre dans la poche de la belle, en lui disant du meilleur accent de France, de bonne foi, Mademoiselle, me prenez-vous pour un Allemand. Cette métamorphose d'un Allemand dans un véritable François, étourdit si fort la

belle, qu'elle en perdit la parole. A peine fut-elle revenue de son étonnement qu'elle alla dire à sa mere, je suis perdue, l'Allemant est un François qui m'a abusé. Enfin Tinjusmon favorisé comme Allemand fut congédié comme François.

FIN.

On trouve à la Librairie de BAUDOT :

Abbé Chanu en paradis.
Art de tirer les cartes.
Amours de Lucas.
Aventures de Roquelaure
Belle aux cheveux d'or.
Belle et la bête.
Belle Hélène.
Bergère des Alpes.
Bible (88 fig. de la).
Bricotteau (Gilles).
Carpillon (princesse).
Cartouche.
Catéchisme des filles.
Catéchisme poissard.
Chansons grivoises.
Conteur amusant.
Contrat de mariage.
Déjeuners de la rapée.
Dialogues des amoureux.
Eloge de Michel Morin.
Enfant prodigue.
Enfans sans souci.
Escamoteur. (petit)
Fables d'Ésope.
Facétieux Réveil-Matin.
Fantôme et le Fermier.
Gratelard (baron).
Gringalet et Vertboquet.
Heureuse famille.
Heureuse peine.
Histoire de Joseph.
Histoire des 40 voleurs.
Huit contes des Fées.
Jardin d'amour.
Jargon de l'argot.
Jean de Calais.
Jean de Paris.
Jeune et belle, conte.
Juif errant.
Laurette.
Mage naturelle.
Maîtresse fidèle.
Mandrin.
Méchanceté des filles.
Miroir des femmes.
Miroir du pécheur.
Misère des boulangers.
Misère des domestiques.
Misère des maris.
Misère des tailleurs.
Nain jaune.
Noels.
OEuvres badines de Piron
Peau d'âne.
Petit Carnaval et poupée
Petit Jack.
Petit vaudevilliste.
Petite bavarde.
Pierre de Provence.
Pipe cassée.
Porteur d'eau espagnol.
Princesse Carpillon.
Promenade à la guinguett
Rameau d'or.
Recueil de complimens.
Roi magicien.
Secrétaire des dames.
Secrétaire français.
Secrets d'Albert-le-grand
Secrets du petit Albert.
Sermons de Bacchus.
Sermon des cocus.
Stations de la passion.
Singe vert.
Tragédie de sainte Reine.
Tableaux (35) de la messe
Trépassement de la Vierge
Trois bossus de Besançon.
Veillées du village.
Vengeance de Morin.
Vert et bleu.
Vie de saint Fiacre.
Vie de Napoléon.
Vie de saint Nicolas.